

LE CHARIVARI,

JOURNAL FONDÉ PAR **CH. PHILIPON,**

PUBLIANT CHAQUE JOUR UN NOUVEAU DESSIN.

Le prix de ce journal est le même que celui des autres feuilles de même format. *Toutefois, il sera augmenté à partir du 1^{er} janvier prochain, mais il restera irrévocablement fixé au taux ci-dessus pour les abonnés qui auront souscrit avant cette époque.*
 Prix de l'abonnement pour Paris : 1 mois, 6 f. ; 3 mois, 15 f. ; 6 mois, 30 f. ; un an, 60 f. ; au bureau, galerie Véro-Dodat.
 Pour les départements : 3 mois, 18 f. ; 6 mois, 36 f. ; un an, 72 f. (Chez tous les directeurs des postes).

Tout ce qui concerne la rédaction doit être envoyé à **M. LOUIS DESNOYERS (Derville)**, rédacteur en chef, au bureau de rédaction, rue du Croissant, Hôtel Colbert, n. 16. (*Affranchir*). Les abonnemens n'y seront pas recus.
 Tout ce qui concerne l'administration, ainsi que la partie du dessin, doit être envoyé à l'adresse de **M. CH. PHILIPON**, directeur du journal, au bureau d'administration, galerie Véro-Dodat, au-dessus du grand magasin de lithographies d'Aubert.

Notre vignette, la plus belle composition qu'ait peut-être produite, en ce genre, le talent de M. Tony-Johannot, méri- tant des soins extraordinaires, et il a été impossible à M. Cherrier de nous en livrer la gravure en temps utile. Toutefois, ce n'est qu'un retard de quelques jours, et nous enverrons à nos abonnés autant d'épreuves de cette vignette qu'ils auront reçu de numéros, afin qu'ils puissent la fixer à la place qu'elle doit occuper, et que nous avons exactement calculée dans cette prévision.

ELOQUENCE PNEUMATIQUE.

Des gens profondément versés dans les sciences mathématiques, ont calculé que l'homme du monde qui, dans un temps donné, peut lancer le plus de monchards et le plus de paroles dans la circulation, c'est le ministre de l'intérieur. Ne nous occupons aujourd'hui que des paroles.

C'est lui aussi qui peut parler le plus long-temps sans penser. Une idée lui suffit d'ordinaire. Une idée et un verre d'eau sucrée. Avec cela, M. Thiers garrulera vingt-quatre heures, comme avec une once de métal, un lamineur habile vous fera vingt-quatre lieues de fil.

Voici, du reste, la méthode de M. Thiers. Quand M. Thiers vous a présenté son idée d'une façon, il vous la montre d'une autre, puis d'une autre, par devant, par derrière, à droite, à gauche, en dessus, en dessous, de trois quarts ou de profil, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on éteigne les lustres. C'est absolument comme ces jongleurs de la place du Louvre, qui font tout ce qu'on veut de leur chapeau de feutre.

Or, cette extrême loquacité ne tient point, chez M. Thiers, à une conviction chaleureuse de l'excellence de son opinion; elle tient à deux causes; et d'abord, à une organisation toute particulière qui fait que lorsqu'une fois sa langue s'est mise en mouvement, elle va machinalement, elle sonne, sonne, sonne, comme un marteau de pendule qu'un accident a décroché. Et ensuite, à une impossibilité toute morale de clore un argument, de résumer une série de propositions dans une péroraison qui les renferme toutes. La fécondité de M. Thiers ressemble donc parfaitement à la vitesse de certains chevaux de fiacre, lesquels ont mille peines à s'ébranler, mais qui, une fois partis, ne peuvent plus s'arrêter. M. Thiers péroré comme ces chevaux galoppent, par impuissance. Vous concevez maintenant pourquoi les discours de M. Thiers n'ont d'autres fins que les levers de séance, et pourquoi d'ordinaire, ils finissent également bien, ici ou là, plus tôt, plus tard, n'importe, selon que la nuit est plus ou moins hâtive, qu'il fait ce jour-là plus ou moins de brouillard, ou que l'appétit des centres est plus ou moins patient; et cela,

sans que le sens en souffre la moindre altération, ni le gouvernement le plus léger dommage. C'est agréable; cela soulage singulièrement l'intelligence des auditeurs. Quand vous voyez M. Thiers monter à la tribune, vous pouvez vous borner à écouter sa première phrase, laquelle renferme en germe la seule pensée qu'il se propose de délayer; puis, mettre votre chapeau, aller prendre une demi-tasse, lire les journaux, vaquer à vos affaires, et même, si le temps est beau, faire un petit tour à la campagne; ensuite de quoi, revenir au moment juste où l'haleine peut manquer à M. Thiers, le remplacer à la tribune et le réfuter victorieusement, si le cœur vous en dit. C'est ce qu'a fait M. Odilon-Barrot. A son retour à la chambre, la parole de M. Thiers n'était point encore tarie. Il n'y avait d'épuisé que le verre d'eau sucrée. A voir M. Thiers dans cette tribune dont il avait jusqu'au menton; à comparer l'exiguïté de cet orateur, doré sur ses coutures ministérielles, avec cette intarissable fluidité de paroles qui coule de sa bouche comme d'une urne, sans mouvemens oratoires, sans élan, sans passions, sans vagues pour ainsi dire, sans agitation, toujours calme et dormante, de même que coulent les ruisseaux d'opéra; à voir enfin cette tête qui semble placée sur la tribune comme celle de Saint-Jean sur son plat, on eût cru voir un in-32, doré sur tranches, bourré, même sur marges, de caractères microscopiques, et posé négligemment sur un rayon poudreux de bibliothèque.

Le discours, du reste, n'était pas moins curieux que l'orateur. Le ramage répondait au plumage. Voici l'idée fondamentale de M. Thiers; voici substantiellement comment il s'y est pris pour réfuter tous les reproches accumulés par l'opposition contre tous les ministères passés, présents et futurs: — « Pareille assertion, MM., n'est pas digne de réfutation! On prétend que le gouvernement a laissé périr la Pologne: pareille assertion, MM., n'est pas digne de réfutation! On dit que nous nous faisons, dans la guerre de Belgique, les grooms de l'Angleterre: pareille assertion, MM., n'est pas digne de réfutation! On prétend que la police n'est point étrangère aux événemens des 5 et 6

« juin : pareille assertion, MM., n'est pas digne de réfutation ! On ajoute que l'horrible attentat du Pont-Royal n'est qu'une mauvaise plaisanterie : passe peut-être pour une plaisanterie, mais que cette plaisanterie soit mauvaise ? pareille assertion, MM., n'est pas digne de réfutation ! » Et ainsi de suite, quant au fond, pendant trois heures trois minutes trente-cinq secondes ; après quoi, les huissiers se disposant à allumer les lustres, M. Thiers s'est écrié : « J'ose croire, MM., avoir suffisamment réfuté tous les reproches auxquels l'administration est en butte ! » Et il est revenu s'étaler sur son banc, content de lui, se rengorgeant comme une poule qui vient de pondre son œuf.

Je vous le dis, tout est vide sous le ministère où nous vivons, sous cette pompe aspirante, sous cette machine pneumatique qui videra la France de son dernier écu, de sa dernière liberté, du dernier de ses sentimens généreux ! Les discours sont vides, les bourses sont vides, tout est vide, les pistolets aussi.

LE MOUCHARD DIPLOMATIQUE.

Quand on envoie les bambins à la promenade, on les fait suivre d'un maître d'études pour les guider, les surveiller, s'assurer qu'ils ont été bien sages, et faire son rapport en conséquence : — « Messieurs, messieurs, pas si loin ! Ici, messieurs ! voulez-vous bien ne pas vous battre, messieurs ! Ne sautez pas ce fossé, messieurs ! Ne courez point ainsi, messieurs ! Ne vous échauffez point, messieurs ! ou je ferai mes plaintes, messieurs ! »

Ainsi parlent ces estimables pédagogues qu'on nomme des maîtres d'études. Ainsi parle sans doute le pédagogue anglais qui accompagne notre armée de Belgique, sous le titre moins scolastique de commissaire. Mais le titre ne fait rien à la chose.

Le fait est que les Anglais ont eu peur que notre brave armée commît quelque sottise, c'est-à-dire, qu'elle emportât Anvers trop bien, qu'elle culbutât trop vite les Hollandais, qu'elle les poursuivît trop avant, qu'enfin, elle leur tirât des coups de canon trop fort. Ils nous ont donc fait suivre d'un maître d'études, pour veiller à tout cela, leur en faire un rapport, et exiger que nos soldats ne se couvrent de gloire que bien juste, selon le programme qui a été arrêté à l'amiable. Les Anglais nous ont passé l'investissement, mais rien au-delà ; la sommation, mais pas d'avantage ; le coup de fusil, mais en-deçà des frontières néerlandaises. Pas d'assaut, pas d'envahissement, pas de conquête surtout ! Oh ! diable, pas de conquête ! On permet à nos soldats de se faire tuer, mais à condition qu'il n'en résulte absolument rien d'avantageux pour la France. C'est bien assez pour elle, que le fruit possible de sa victoire soit de garder quelques semaines de plus le ministère qui l'accable de tant de félicités.

Que si nos soldats ne sont pas sages, s'ils mettent trop de poudre dans leurs gargousses, s'ils jouent trop rudement de la bayonnette, et marchent un pas de charge trop prompt, alors le commissaire anglais nous morigènera sans doute comme de grands enfans que nous sommes ; il nous grondera, il nous mettra en pénitence. Et voilà ce qu'on appelle un ministère jaloux de l'honneur de la France ! Je ne sais à tant de turpitude qu'une seule réponse péremptoire, c'est que M. Thiers réponde « qu'une pareille assertion n'est pas même digne de réfutation », ou que M. Barthe me dise, comme à propos du sieur Souchet : « Vous avez bu, Monsieur ; » auquel cas, il ne me reste plus qu'à payer mes contributions sans mot dire.

Au surplus, je ne vous ai point dit encore le principal motif qui, selon moi, nous a valu l'honneur de ce mouchard diplomatique. Ce motif, c'est la jalousie qu'inspire à Wellington la gloire présumable du prince Rosolin. Wellington tient beaucoup, selon toute apparence, au titre qu'il partage avec le général Athalin, de premier capitaine du siècle. Un tiers le gênerait ; et il a voulu prendre ses précautions contre la trop grande quantité possible des hauts faits d'armes de son jeune rival. Beaumarchais eût appelé cela la précaution inutile.

D'UNE NOUVELLE MANIÈRE DE NOIRCIR LES GENS,

Par M. BARTHE, ex-Carbonaro.

L'esprit de M. Barthe ne me paraît guère plus droit que ses yeux. Son âme louche aussi, et c'est dommage ! Ce serait bien assez d'une de ces deux imperfections pour un seul individu ; mais M. Barthe est ami du cumul.

M. Barthe s'est dit : « Il y a trop long-temps qu'on accuse les patriotes d'avoir des goûts féroces, des mœurs antropophages, des projets cannibales ; trop long-temps qu'on leur reproche de piller les boutiques, et de mettre le feu aux quatre coins de Paris. Ces accusations sont devenues impossibles. Le boutiquier ne s'est point vu ravir à ses bonnets de coton, ni arracher à ses chandelles ; le propriétaire ne s'est point senti rôti ; il s'est fait assurer, et dort fort tranquillement sur la foi de la compagnie du Phénix, laquelle n'ayant pas d'attentat horrible dans ses attributions, protège ses propriétés autrement mieux que la police. Et bref, il en est ainsi de toutes les sottises dont nous avons pu afflubber nos adversaires. L'enfant de trois ans lui-même, cet enfant que les scélérats étaient censés dévorer pour faire des prosélytes à leur système ; hé bien ! les bonnes n'y croient plus ; elles voient passer maintenant, dans la belle allée des Tuileries, au sortir de la chambre, le farouche Mauguin et le barbare Cormenin, et le canaille Lafayette, sans frissonner pour la chair fraîche et tendre du jeune rejeton confié à leur garde. En un mot, tout l'arsenal de nos diffamations politiques est épuisé désormais. Nous pouvons bien nous servir encore de ces anciennes armes, mais elles ratent et ne font pas plus de mal que les pistolets-Gisquet. Il s'agit donc de leur en substituer de plus neuves, et je crois en avoir trouvé une, à tuer pour quinze jours au moins les plus solides popularités. Celle-là consistera à crier impudemment qu'ils se gorgent, non plus de sang, ce qui était peu vraisemblable, mais de vin, ce qui aura une apparence de réalité. Ce ne sera que l'exagération d'un fait probable. Et cela, nous le dirons, non pas seulement des patriotes, mais de quiconque se permettrait d'être en opposition avec nous, nos fonctionnaires, nos amis, nos connaissances, nos valets de chambre, quels qu'ils soient. Celui-là sera un homme qui aura bu. C'est une chose arrêtée. »

Ainsi s'est dit M. Barthe, et nous l'avons vu aussitôt passer de la théorie à la pratique, à propos des importantes révélations faites par le sieur Souchet, relativement à ce fameux embrigadement d'ouvriers, lesquels sauvèrent la monarchie, moyennant un petit écu de trois francs. Trois francs pour sauver la monarchie ! C'était bien peu ! Aussi, faute d'y avoir mis un bon prix dès l'abord, s'est-on vu dans la nécessité de recommencer plusieurs fois depuis.

Quoi qu'il en soit, aux révélations positives du sieur Souchet, M. Barthe a répondu victorieusement : « N'en croyez pas un mot, Messieurs, car cet homme avait bu. »

Telle sera désormais, selon toute apparence, la logique de M. Barthe. Lui représentera-t-on la désertion de ses anciens principes : « Cet homme, a bu », répondra-t-il. Le blâmera-t-on d'avoir persécuté la presse : « Cet homme a bu », répondra-t-il encore. Combattrait-on les projets liberticides qu'il couve en ce moment : « Cet homme a bu », répliquera-t-il toujours. Cela répond à tout ; nous souhaitons vivement que cette nouvelle manière d'argumenter devienne effectivement la sienne. Elle ne sera pas plus niaise que celle qu'il abandonne, et du moins elle sera beaucoup plus courte. Le court est toujours un progrès avec M. Barthe.

Cette manière a bien un défaut : c'est que M. Barthe l'a volée à Arnal qui, lui aussi, dans un de ses rôles, répond à tout : « Monsieur a bu » ; mais qu'importe ! En fait de ridicules, M. Barthe est comme Molière, il prend son bien partout où il le trouve ; partout, même dans les méchants lazzi des plus méchantes rapsodies. Ce qui n'empêche pas M. Barthe d'être le digne ministre de la monarchie entourée d'institutions constitutionnelles, de sergens de ville, de fossés et de commissaires anglais. Au contraire.



*Suivez, suivez, suivez la foule!! c'est l'instant, c'est le moment,
c'est la minute, v'la qu'ça commence. 365 Lithographies par an.
On ne paye qu'en s'abonnant, entrez! entrez! entrez, messieurs et dames!!!
entrez.*

CARILLON.

— L'horrible attentat a fait naître le dessein de créer une garde royale, comme dernièrement le vol des médailles a donné l'idée de poser des grillages aux fenêtres de la Bibliothèque.

— Le ministère a beau se démener; il ne peut obtenir un mouvement de hausse. La baisse fait des progrès à mesure que la majorité se dessine. C'est que la Bourse a peur du Thiers consolidé.

— L'héroïne du Pont-Royal s'est présentée voilée au juge d'instruction. Faits et personnes, tout est voilé dans cette affaire.

— Odry s'étonne que la majorité, qui n'a su jusqu'à présent procéder que par *quasi*, ait aujourd'hui confiance en Thiers.

— L'explosion du coup de pistolet provoque avec peine une explosion de proclamations adressées, et félicitations. L'effet s'en va comme la cause, en fumée.

— Le *Moniteur* annonce que la grande députation de la chambre des pairs a été introduite hier auprès du roi pour lui présenter l'adresse. C'est la première fois qu'on voit une comédie précédée d'une introduction.

— La *France Nouvelle* prétend que l'impression du discours du trône a été généralement bonne. Le pays n'a pourtant vu jusqu'ici que de tristes épreuves.

— M. Barthe assure que Souchet l'embrigadeur n'a cédé qu'à la séduction d'un diner. M. Barthe prend-il Souchet pour un député du centre?

— On dit à tort que le coup de pistolet n'a causé aucun mal à Louis-Philippe; il lui a fait garder la chambre.

— Les sceaux sont bien aventurés si M. Barthe ne sait pas mieux les garder que ses opinions.

— M. Barthe vient de faire jeter dans les prisons M. Caudan, son cousin, qui lui avait autrefois généreusement ouvert sa bourse. Voilà une singulière manière de payer ses dettes!

— Toutes les personnes arrêtées lors de l'attentat horrible ont été reconnues innocentes; mais le plus innocent dans toute cette affaire, c'est encore le pistolet.

— Nous ne trouvons nullement extraordinaire, pour notre part, que la balle du pistolet n'ait attrapé personne.

— La balle en question est allée à son adresse, c'est-à-dire à celle de la chambre.

— La balle du Pont-Royal a rappelé les balles enchantées de *Robin-des-Bois*.

— Un journal ministériel nous dit que M. Thiers a un grand fonds d'éloquence; malheureusement M. le ministre de l'intérieur est forcé, par état, de tenir ses fonds secrets.

— M. Sou... s'est écrié qu'il ne voulait pas être pris pour un charlatan! On sait bien qu'il n'est pas de ces gens qui peuvent dire: « Rien dans les mains, rien dans les poches. »

— Le conseil de discipline a fait poser des barreaux de fer à ses fenêtres. On voit que le conseil de discipline aime à s'entourer, comme la monarchie, d'institutions consultationnelles.

— Bien que la musique de la Chambre vienne d'être rétablie par le roi, on craint toujours que l'harmonie ne règne pas dans la Chambre.

— Le coup de pistolet du Pont-Royal est le point d'orgue du grand charivari que le gouvernement donne à la France.

— Les journaux ministériels annoncent que Mlle Boury est retenue en *charte* privée, c'est-à-dire qu'elle ne jouit pas de sa liberté. En effet, depuis l'état de siège, *charte* et *liberté* ne sont guère synonymes.

— On continue avec activité les travaux des fortifications. C'est probablement dans ce sens qu'il faut entendre la phrase du *Nouveliste* qui disait hier que le pouvoir se fortifie.

— Entre le coup d'état populaire du 29 juillet, et le coup d'état monarchique du 7 juin, il y a cette différence, que le premier fut une cause sans effet, tandis que le second fut un effet sans cause.

— La Belgique se plaint de n'avoir pas de ministère. Ne pourrions-nous pas lui expédier un Thiers du nôtre?

— Le gouvernement ne sait pas s'il doit attaquer la citadelle d'Anvers par terre ou par mer. Espérons qu'il finira par trouver un juste-milieu.

— M. Soult regarde déjà comme prise la citadelle d'Anvers. Il est de ceux qui disent: Aussitôt vu, aussitôt pris.

— C'est depuis le fameux coup de pistolet du Pont-Royal que l'on a défendu le *Roi s'amuse*.

— Le cheval de M. Cassette s'est cabré, dit-on, lors de l'explosion du coup de pistolet; il paraît que la pauvre bête n'était pas dans le secret.

BOURSE DE PARIS.

5 p. 0/0. — 66f 25 50 25 50 25 15 20 25 20 15.

4 p. 0/0. — 80f 80.

5 p. 0/0. — 67f 75 55 50 45 40.

Rentes de Naples. — 81f 70 75 70 90 75.

SPECTACLES.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.	VARIÉTÉS.	AMBIGU-COMIQUE.	FOLIES DRAMATIQUES.
	Coquille; la Prima Dona; le Chevreuil.	Marguerite; Jacques Splin; la Porte de Bussy.	Le Souterrain; la Femme de l'Espion.
THÉÂTRE-FRANÇAIS.	GYMNASÉ.	PORTE-ST-MARTIN.	THÉ. DU PANTHEON.
Clotilde; le Mari et l'Amant.	Le Serrurier; Toujours; le Charlatanisme; la Grande Aventure.	Périmet Leclerc; Jeanne de Vaubernier.	La Choriste; Août 1592; l'Espionnier droguiste.
OPÉRA-COMIQUE.	TH. DU PALAIS-ROYAL.	CIRQUE-OLYMPIQUE.	TH. DU LUXEMBOURG.
Relâche.	Le Dernier Chapitre; les Gens mariés; le Sylphe; Robert-le-Diable.	La République, l'Empire et les Cent-Jours.	Bicêtre; l'Homme bleu; l'Espionne espagnole.
THÉÂTRE-ITALIEN.	GAITÉ.	TH. DE M. COMTE.	DIORAMA.
La Straniers.	Peau de chagrin; Veuve et Garçon; la Dame du Louvre.	La Duchesse; Turène; les Rempailleurs.	Tab. de Daguerre. Cruchet
VAUDEVILLE.			
Le Dandy; les Jour's gras sous Charles IX; les Cabinets.			